

Et si ça déraillait ?

EN ATTENDANT MOMO Mélanie Benaouda.....	2
EN SILENCES D'EKRI Nathanaël Coester.....	5
DE TOUT CÔTÉ Chantal Enocq.....	8
PENSÉES NOCTURNES Marie-Christine Le Saux Leblanc.....	9
LE MALENTENDU Marie-Christine Le Saux Leblanc....	11
LA MALADIE Marie-Christine Le Saux Leblanc.....	12
CAPHARNAÛM D'UN SOIR Sylvain Lemajeur.....	14
LIBELLULE Frédéric Miquel.....	15
La femme éLeCTriQue Audrey Plévert.....	16
IMAGINATION COLORÉE Audrey Plévert.....	17
EFFETS Audrey Plévert.....	18
DÉTEINTE Audrey Plévert.....	20
VERTIGE DE L'HOMME MODERNE Audrey Plévert...	21
DA PHONG Martine Toulza.....	22
UN ÉVÉNEMENT TROUBLANT Martine Toulza.....	23

EN ATTENDANT MOMO

Mélanie Benaouda

Il a froid. Qui résisterait à ces températures hivernales quand la neige a déjà recouvert et pris possession du sol gelé ? Il souffle dans ses mains pour les réchauffer, laissant par-là échapper un éphémère nuage de buée.

Seul, en bas de l'immeuble, appuyé contre la rampe d'escaliers, il l'attend. Ils ont des *activités* nocturnes à mener à bien, ce soir. Il jure *qu'il va entendre parler du pays. On n'plante pas un pote comm' ça !* Agacé, il shoote dans la poubelle fragilement maintenue à un piquet et qui, régulièrement, subit les assauts de quelques nerveux en quête d'orgueil à satisfaire et de réputation à tenir. Le bruit de ferraille de ses roulés-boulés s'arrête net. Lucas relève alors la tête, les yeux néanmoins cachés sous la capuche de son survêtement. Ce n'est pas pour se préserver des intempéries. Non, cette capuche, c'est bien plus que ça, c'est pour faire *genre*.

Ça y est, ça t'a fait du bien ? Tu t'es défoulé ?

Lucas décolle enfin ses fesses de la rambarde pour se trouver face au vieillard effronté.

C'est à moi qu'tu parles, papi ? fait le jeune sur un ton menaçant.

Evidemment, à qui d'autre sinon ? Qui pourrait être aussi fou pour rester dehors par ce temps ? répond l'homme en continuant à s'avancer vers lui.

De quoi tu t'mêles ? Allez, trace ton ch'min si tu n'veux pas avoir de problèmes.

Des menaces ? Voyons, tu n'as rien de mieux à faire ?

Lucas regarde une nouvelle fois sa montre et s'assied sur une marche de l'escalier.

Si, papi, j'ai mieux à faire. Mais j'attends mon... coéquipier. Et je ne suis pas sûr que tu apprécies nos petites *activités*... fait-il en ricanant.

Le vieil homme s'approche lentement, au rythme consenti par sa canne. Il prend appui, à son tour, sur la rambarde.

Tu m'excuseras, p'tit, mais je ne préfère pas m'asseoir. J'aurais trop peur de ne pas pouvoir me relever et j'ignore si tu me viendrais en aide.

Mais tu fais quoi là ? Tu devrais avoir peur de moi. Tout l'monde a peur de moi, ici.

Et pourquoi j'aurais peur de toi ? De la mort, peut-être. Mais de toi ?

Je pourrais te tuer, rétorque le jeune homme, en sortant de moitié une arme de sa poche.

Le calme serein du vieillard l'agace fortement. Il commence à s'agiter.

Toi, tu n'es pas la mort, reprend l'homme. Tu peux la donner, mais elle n'est pas en toi. Et puis tu sais, à mon âge, on a commencé à l'apprivoiser. À préparer sa visite. On sait qu'elle va venir. Ce n'est qu'une question de temps. Et il m'est compté, crois-moi. Je ne peux pas rester à ne rien faire. Il me faut profiter de chaque instant.

Lucas le fixe, range son arme. Le silence prend alors le dessus. On entend au loin des sirènes stridentes. Police ou pompiers.

Mais qu'est-ce qu'il fout ? On va être en retard au rendez-vous ! Ils vont nous faire la peau... marmonne-t-il.

Tu es bien trop jeune pour être un assassin, non ?

Fiche-moi la paix, l'vieux ! Et qui te dit que j'n'ai jamais troué la peau d'un vieillard comme toi, hein ?

Tes yeux. Tu as peur rien que de prononcer ces mots *troué la peau*. Regarde-toi ! Tu ne peux pas avoir de sang sur les mains. Ça se sentirait.

Ferme-la ou j'te tire une prune en plein cœur !

Il sort l'arme. Il tremble.

Respire comme ça sent bon, la neige ! La fraîcheur emplît les poumons... Il n'y a pas d'autre saison qui te permet ce bien-être. Encore moins une cellule de prison. Tu tiens à ta liberté, n'est-ce pas ? Quelqu'un qui prend l'air à cette heure tardive, dans le froid, c'est quelqu'un qui n'aime pas être enfermé...

... tu t'y plais, toi, dans ces clapiers ? le coupe Lucas. Et encore, tu ne dois pas supporter des frères et sœurs, ni t'entasser dans une chambre. Et ne te mêle pas de ce que je fais dehors.

Tu as raison, je ne partage mon clapier avec personne. D'ailleurs, moi, c'est la solitude qui me force à sortir.

Moi j'aime bien être seul, répond le jeune homme, apaisé. Chez moi, c'est impossible. Dans cette tour, c'est impossible.

La solitude a du bon, certes. Mais trop de solitude tue à petit feu.

Lucas entend les cloches sonner vingt-deux heures. Ils avaient dit vingt heures.
L'bâtard !

Mes enfants viennent quand ils ont le temps. J'ai un petit-fils aussi, il doit avoir à peu près ton âge. Je ne le vois jamais.

Vous allez où alors, comme ça, le soir si c'est pas pour voir vot' famille? demande le jeune, qui ne s'est pas rendu compte avoir posé le pistolet.

Le vieil homme se courbe, plie les genoux et s'assied à côté de Lucas.

Je vais voir un ami, en maison de retraite. On comble, ensemble, notre solitude avec un bon jeu de cartes et un bon verre de Bordeaux.

En tout cas, j'vais pas jouer vot' p'tit fils, y a pas moyen ! J'suis le p'tit fils de personne, moi !

Le vieillard sourit puis sort sa montre à gousset.

Dis, tu es sûr qu'il va venir ton ami ?

Lucas se contente de hausser les épaules.

Tiens, il neige à nouveau. Je vais rentrer et tenir compagnie à ma solitude.

Et alors qu'il peine à se relever, le jeune homme l'interpelle :

Dites, vous irez voir votre ami demain soir ?

EN SILENCES D'EKRI

Nathanaël Coester

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Ce soir Ekri tague sous le Pont-Neuf. Pas au bord, pas aux berges, au beau milieu de la Seine, une « œuvre aux naviguants ». Et je la regarde. Je regarde sa main qui s'agite, qui agite la bombe, qui presse et peint. Je suis les aller-retours de son inimitable silhouette-allumette et comment elle anticipe une ligne plus sombre qui dans quelques instants révélera la dorsale d'un vol d'espadaon... Perdue dans une salopette plus très blanche de peintre, casque bluetooth vissé sur le crâne, elle danse, secoue un bleu, se penche, se redresse un peu. C'est du Béjart et je rêve, sans le son, piégé dans mon harnais, suspendu tel un jambon, trois bons mètres plus haut.

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Cela fait maintenant huit jours, ou plutôt huit nuits que je la suis, ombre silencieuse. Elle m'a embarqué dans ses repérages, m'a demandé d'un geste, de faire le gué quelques minutes ici, presque quatre heures là, téléphone en mode caméra histoire de tout filmer. Dans un garage, j'ai déposé ma voiture et expliqué en béotien de la mécanique, les soubresauts d'un moteur neuf, tandis qu'ayant signifié un besoin urgent, Ekri s'était éclipsée dans un recoin et rechargeait ses coloris...

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes choeurs l'ânonneront. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Tout est ainsi avec elle : sublime, silencieux et irrespectueux...

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes choeurs l'ânonneront, le rapperont. Et Ekri en aura une sainte horreur !

Comme tout un chacun, je ne connaissais d'Ekri, il y a quelques mois, que son Che Guevara en Christ, crucifié dans un tunnel d'Albuquerque et cet éphémère autoportrait de Lénine, né d'une seule nuit en façade de la Trump Tower. Son audace m'avait excité.

Nos enfants connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes choeurs l'ânonneront, le rapperont, le slameront. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Les études, les lectures, les cinés, les amis, tout allait bien. Je lisais avec assiduité Télérama et quotidiennement Le Monde. J'aimais ce chant, ce bruit du monde... Ekri m'avait excité, mais tout allait bien... Puis il y eut ce séjour à Rome... Santa Maria degli Angeli e dei Martiri, Colisée, Villa Médicis, Mont Palatin et les rues, les places, les fontaines, la vie, jusqu'à ce bus qui m'offrit de passer sous les jardins du Quirinal dans un tunnel qu'elle venait tout juste de revisiter : une vierge superbe y tenait contre son sein, une fille nouvelle-née... Au cri muré, ce cri d'une vie graffée, répondait l'incongru silence d'une foule bouche-bée.

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront et de jeunes choeurs l'ânonneront, le rapperont, le slameront, le psalmodieront... Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Je m'étais immédiatement inscrit à une session de leçons que sa « soeur » organisait et proposait sur le net. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre à qui j'avais très directement à faire. Il ne lui en fallut pas davantage : elle constata ma nullité picturale comme mon enthousiasme ! Au terme d'une initiation au pochoir qui devait consacrer une toute nouvelle image de Mariane, elle me déclara très officiellement « inapte à l'expression artistique sinon comme auxiliaire » et m'interdit à jamais de peindre un mur, même en blanc. Un regard et le silence qui le rehaussait, lui suffirent à me dire tout cela et qu'elle faisait de moi son très officiel bras droit... Ad Vitam !!!

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes choeurs l'ânonneront, le rapperont, le slameront, le psalmodieront... Il sera l'un de ces moments de la République. Ekri, elle, en aura horreur !

Je réalisais alors seulement que je n'avais jusque là, pas la moindre vraie idée du chant de sa voix, de son timbre, de son grain. Ekri m'avait souvent dit « bonjour » et « passe-moi le sel ! », sinon j'eus eu tôt fait de tendre l'oreille à son mutisme. Mais jamais elle n'avait rien raconté, expliqué. Et les dernières journées n'y avaient rien changé, m'avaient au mieux aidé à accepter que ce qu'Ekri avait à dire, elle le peignait. Son monde était tout entier deux jours plus tôt dans l'accouchement d'un éléphantilope sur le campus de Nanterre. Derrière sa signature elle avait ajouté « 1968/2018 ».

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes choeurs l'ânonneront, le rapperont, le slameront, le psalmodieront... Il sera un moment de la République, un son commun. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Mais la nuit prochaine, après une ultime silencieuse errance entre les colonnes du Palais Royal, et alors qu'elle aura fort à faire pour se jouer des noirs et des blancs de Buren, Ekri se confiera. Elle bondira, bombe en main et j'aurai de quoi l'enregistrer. Elle bénira l'humain, dira pourquoi elle aime les fleurs, pourquoi elle croit, parlera de sexe, de paix, d'argent et de cacahuètes que l'on mange à la cuillère. Et j'aurai de quoi l'enregistrer. Elle hurlera que « la jeunesse est une pluie radioactive coulant dans des poubelles vides ! » Ce sera simple et vrai comme une chanson de Renaud. Ce sera enthousiasmant façon appel du dix-huit juin ! Et dans la cour, sous les fenêtres du ministère de la culture ses mots résonneront comme résonnèrent sur les ondes de l'ORTF, le discours de Malraux accueillant Jean Moulin au Panthéon...

Nos enfants, tous, connaîtront ce discours inattendu du Palais Royal. Certains l'apprendront par cœur et de jeunes chœurs l'ânonneront, le rapperont, le slameront, le psalmodieront... Il sera l'un de ces moments de la République, un son commun, un hymne populaire. Ekri, elle, en aura une sainte horreur !

Après-demain, dès l'aube, je partirai, vois-tu, Ekri. Je sais ce qui m'attend. J'irai par les radios, j'irai par les télévisions. Je ne pourrai conserver cet enregistrement plus longtemps...

DE TOUT CÔTÉ

Chantal Enocq

De tout côté noter n'ôter rien
pour pourtant avec le temps vie le temps vit vie et viennent viennent à l'appel
l'appel à la pelle des buz des besoins des bons soins en chevet enchevêtrements
autrement dans le vent dans le ventre en vous en voulant voir c'est à voir
c'est l'art l'argent des gens des gens dans le vent et y voir y pourvoir un dessin
un destin qui se tient pour demain mains d'amants démentes mains demandent
demandent un coup de main pour voir pour avoir un bout de pain c'est pas rien
les gens le tapin les gens le gras pin les gens ce refrain un frein à prendre
apprendre à frais à freiner à trainer dans un mot un mo-ment prends tes mains
prends le train dans l'train le train train mélange de langues : 'ma' 'ta' 'sa' 'nos'
nos nouveaux mots en chevet enchevêtrés et nés nés pour un jour pour un tour de
tête à tête peut être ré répandus c'est ardu mais c'est prévu d'être con d'être
contente tente la nuit inouïe it says stand by my oh c'est ré c'est réglé sans clé c'est
sensé c'est en c'est encore le cor le encore des appels à la pelle elle elle se met
met en quête en question qu'est ce que c'est cette quête de questions cette quête de part de
partage de partage de l'âge la donne donnant donnant nantis anéantis années néants nés en
dedans en dé dépêtrer s'empêtrant dans le vain dans le divin le parfum gonflant le flanc en appel
d'air
l'air de rien l'air divin l'air vain vint le vent vent balayant balayant les paras les
parasites site dans dans l'an dans l'embrouille
ça s'embrouille je me débrouille trouille dehors
dehors pas d'or dehors le sort dehors le bord le bordel elle
elle décrète
elle crête une pensée
pensée osée
posée
pause.

PENSÉES NOCTURNES

Marie-Christine Le Saux Leblanc

Les phrases qui « cognent à la vitre » se pressent au moment du sommeil. Les pensées se succèdent et parfois tempêtent. Les images de la journée défilent, les regrets, les remords, les envies de réparation ; on voudrait à ce moment avoir un petit dictaphone près de son oreiller pour y consigner tout ce qui passe à vive allure parfois dans n'importe quel sens, qui assaille, bouscule, fait transpirer...

A la cour de récréation un garçon, Philippe Sagnon, m'a pourchassée pour faire son malin et cette *agression* inhabituelle a provoqué un cataclysme dans ma vie. Un méchant m'en veut et je ne sais pas bien pourquoi ni ce que je peux faire pour l'en empêcher. Je réfléchis plusieurs soirs d'affilée aux solutions, à ce que je pourrais lui dire quand je me trouverai face à lui. Impuissante à imaginer une parade, en désespoir de cause je *cafte l'affaire* à maman qui dort dans la chambre à côté. La porte de séparation est entrebâillée de sorte que nous pouvons nous parler dans le noir. C'est pratique. Un filet de lumière dorée passe en dessous de la porte quand elle lit ; j'entends, même si je retiens ma respiration, les pages du livre quelle tourne. J'ai grossi l'histoire pour qu'elle m'écoute et voie bien que je *raconte pas des bobards* ; ma vie est menacée. Si ça continue Philippe Sagnon va me battre peut-être même me tuer. Maman, je l'entends, pose son livre sur les draps. Tu es sûre ? Je répète avec les mêmes mots. Oui il me pourchasse sans arrêt ; il me donne des coups de pied dans le dos après la cantine ; j'ai peur maman j'ai peur. Maman prend l'histoire au sérieux. Elle alerte le lendemain le directeur de l'école et le garçon le voyou le vandale est puni : plusieurs tours de la cour, les mains croisées dans le dos, la tête baissée, lui sont infligés pendant les pauses de la journée. D'abord, je pense, c'est bien fait. Il n'avait pas qu'à. Mais j'ai oublié dans mon emportement à toucher maman que j'ai fait un truc qui ne se fait pas ; j'ai *cafté*. Ça c'est grave. Ce ne sont plus des pensées qui me tiennent maintenant éveillée mais des images obsédantes, des regards accusateurs qui me poursuivent tout le temps. Je me repasse mille fois le film ; j'échafaude toutes sortes d'hypothèses, de scénarii différents, je découvre des portes de sortie, des choses auxquelles je n'avais pas pensé au départ ; je rembobine la cassette et passe une nouvelle version ; je me pare de nouveaux rôles, la justicière, Wonder Woman... Je vais voir Philippe Sagnon dans la cour et je lui dis. Tu te rends compte je ne m'appelle pas Marie je suis Wonder Woman. Je t'ai mis à l'épreuve mais maintenant je viens te délivrer. Et il regarde abasourdi mon costume et il me sourit et on s'embrasse et c'est formidable. Mais, le soir suivant, au moment de m'endormir, mes yeux lancent des éclairs et mes nerfs vibrent... Je me tourne dans mon lit, me retourne, transpire... Pourquoi ne peut-on tourner la page ? Si seulement j'étais Jésus qui sait faire tant de miracles, être invisible, apparaître ici ou là quand il veut ; j'effacerais de la mémoire de tous les acteurs

de ce drame cette séquence. On n'en parlerait plus. Retour à la case départ. Je prie pendant plusieurs soirs mais ça ne donne rien.
Le mal est fait.

LE MALENTENDU

Marie-Christine Le Saux Leblanc

Nous sommes réunis dans le jardin de ma marraine par une belle après-midi du mois de mai ou de juin. Nous portons tous de jolies tenues pour célébrer la communion d'une de mes cousines. L'ambiance est joyeuse, légère ; des rires, des cris, des verres qui s'entrechoquent. Les enfants jouent au loup, à chat perché, se dandinent autour des agrès du portique blanc, un immense support en fer d'où pendent un trapèze, une corde, une balançoire. A force d'être piétinée l'herbe en dessous s'est raréfiée, il n'y a plus que quelques touffes entrelacées de terre. Je cours avec les autres mais j'ai une idée en tête : interpréter une chanson en public. L'occasion est unique ; des oncles, des tantes, des cousins, des cousines qui n'attendent que cela. Un public à ma disposition. J'adore chanter à la maison, dans ma chambre, dans la salle à manger et j'ai une prédilection pour le répertoire de Sheila. Elle est si belle, elle danse si bien. Je l'observe toutes les fois où elle passe à la télévision et je tâche d'imiter ses déhanchements, son sourire. Mes parents aiment m'entendre chanter. Cela signifie que je suis gaie. Une enfant gaie c'est une enfant qui ne pose pas de problème.

Malgré ma timidité je me dirige vers la table en fer forgé blanche où sont réunis les adultes et j'interpelle discrètement ma marraine. Pourrai-je chanter devant eux ? Elle est en pleine discussion avec maman. Elle me sourit vaguement. Le moment n'est pas bien choisi. Plus tard oui... La mort dans l'âme je quitte l'assemblée des grands. Pourquoi ma mère ne m'a-t-elle pas encouragée ? D'habitude elle aime m'entendre chanter. Pourquoi ne me suis-je pas enhardie ? Pourquoi Sheila ne m'a-elle-pas secourue ?

Je me suspends au trapèze par les bras d'abord puis je *fais le cochon pendu*. Un enfant s'approche, bousculé par un autre et... Que se passe-t-il vraiment ? Une nébuleuse entoure cet événement... Je tombe la tête contre le sol. Etourdie. Tel un poisson j'ouvre la bouche et aucun son ne sort. Les adultes surgissent autour de moi l'air inquiet, scrutent mes yeux, tâtent le sommet de mon crâne. Elle a la tête solide. Elle aura un bel œuf de pigeon... Tu voudras chanter après, dis ?

Mais non je ne peux plus, je ne veux plus chanter.

L'occasion est passée. Le moment choisi n'est plus le même.

Jamais plus je ne pourrai me produire devant une assemblée.

Je hais les adultes; ils ne pensent qu'à eux, à leurs petites discussions, à leur petit confort de petits bourgeois. Tout ce qu'ils veulent c'est qu'on leur fiche la paix. Je découvre ce jour-là que le monde des adultes est égoïste, insipide et je me dis que jamais je ne voudrai devenir comme eux.

Je ne veux pas chanter par compassion.

Plus un son ne sort de ma bouche.

LA MALADIE

Marie-Christine Le Saux Leblanc

Maman descend précautionneusement l'escalier en bois lisse. Elle porte le panier à linge en plastique bleu layette ajouré. Il ne s'agit pas de perdre l'équilibre. Dépasse du panier une compresse en tissu beige avec des traits bleus couverte de sang. J'aperçois parfois quand je ne saurais le dire ces linges pleins de sang; ils m'inquiètent ; c'est maman qui les porte ; j'aperçois aussi des épingles à nourrice posées sur la cheminée de marbre de sa chambre. Pourquoi ? Quel lien entre les deux ? Ce mystère m'intrigue.

Maman a un malaise. Elle tombe évanouie dans le jardin de derrière, près des lauriers. De la mousse blanche sort de sa bouche; j'ai si peur de la voir ainsi. Je ne sais pas quoi faire. Je m'enfuis vers la maison. Maman maman est très malade; venez vite ; au secours; on vient, on demande aux enfants de s'écarter, de laisser faire le docteur. Maman s'en remettra.

Le docteur dit qu'il faut faire des examens, qu'il y a sans doute un peu de fatigue.

Maman se plaint de douleurs au ventre. Mais Père lui ne s'en fait pas ; c'est des trucs de bonne femme. Mais maman trouve bizarre que ces maux de ventre soient de plus en plus rapprochés, et le sang le sang qui s'écoule plus souvent à des moments où on ne l'attend pas, où il ne devrait pas s'écouler et elle n'ose pas en parler à Père de ces problèmes de bonne femme mais à qui elle pourrait en parler les enfants ils sont trop jeunes pour comprendre et puis qu'est-ce qu'ils pourraient bien faire. Elle en parle à tante Jeanine qui elle pense qu'elle ne doit pas rester comme ça, qu'il faut qu'elle consulte un docteur, un vrai, pas cet idiot de docteur qu'elle a vu et qui parle de tout sauf de son problème à elle. Et père que ça dérange ces histoires et qui va encore la rabrouer parce qu'elle s'en fait pour rien. Elle ne va pas attendre des heures dans une salle d'attente pour un mal de ventre qui va disparaître. Et les enfants qui va s'en occuper ? Et le repas ? Peut-être alors qu'il a raison. Mais pourtant une voix lui dit qu'elle ne se trompe pas et que ce n'est pas normal ces piqûres qui la lancent dans les ovaires, l'utérus, cette fatigue qu'elle ressent en montant la côte, cet appétit qui devient capricieux alors qu'elle aime tant manger d'habitude. Mais père ne l'écoute toujours pas. Il ne prend pas rendez-vous pour les examens. Il ne voit pas qu'elle maigrit. Il ne voit pas sa fatigue. Et elle tourne le problème dans tous les sens. Elle n'ose pas demander à madame Touze de la conduire chez un autre docteur. Elle les connaît pas les docteurs des environs. Elle a peur que ça se sache. Les nouvelles vont vite dans le village. Elle a peur d'ennuyer père avec ces questions. Du reste il n'aime pas les docteurs. Il pense que les vaccins, les médicaments c'est de la poudre aux yeux, c'est bon pour ceux qui s'écoutent, ça rend plus malade que ça ne guérit. Les tisanes, les plantes, la nourriture saine, il y croit plus qu'aux médicaments. Maman retourne la question dans tous les sens elle se demande comment elle pourrait en parler à Père jusqu'à ce qu'elle retombe sur le parquet de sa chambre. Père cette fois-ci

écoute le médecin. Ils vont aller dans la grande ville, dans la clinique qui est spécialisée dans les affections du ventre. Maman est heureuse qu'on s'occupe enfin d'elle, qu'on prenne son problème au sérieux. On se réjouit tous. Mais le mal est rentré dans son ventre et il ne veut pas en sortir et le mal rentre aussi dans la maison dans l'air qu'on respire dans les regards dans les attitudes. La vie change. La vie n'est plus comme avant. Maman quitte son poste de la cuisine, maman ne fait plus le tour du bourg, maman ne téléphone plus à son amie Rosine, maman passe de plus en plus de temps dans son lit, mais elle lit de moins en moins, elle se désintéresse de tout, du temps qu'il fait, du chat, de sa sœur, de ses parents, de nos devoirs, de nos chagrins, de nos joies. Maman n'est plus maman. Elle se voûte, elle ne partage plus nos repas, elle se tord dans son lit, elle ne dort plus la nuit elle ne peut même plus lire elle réclame le médicament qui va la soulager mais Père décrète qu'il ne faut pas en abuser de ces drogues alors il faut quelle attende et nous quand c'est à nous le tour de garde près de sa chambre on hésite on ne sait pas quoi faire est-ce qu'on va désobéir à Père et lui donner quand même le soulagement ou est-ce qu'on va suivre le décret ? Et on tient bon on ne donne pas le médicament même quand elle supplie et on a une voix qui résonne en nous qui nous dit qu'on a peut-être tort et qu'il faudrait contourner l'interdit mais on ne sait pas qui suivre on n'a aucun conseil on n'a que la maladie et Père en face de nous et le docteur il ne vient pas très souvent on aimerait tant pourtant qu'il vienne à notre secours et l'infirmier il est gentil mais il n'a droit que de faire la piqûre il n'a pas le diplôme pour convaincre Père qu'il se trompe.

La maladie est forte plus forte que tout le monde que les tisanes que les prières que les médicaments que les rebouteux que les radiothérapies que les expériences des autres que les croyances des autres que les enfants que les gentils que les esprits et on aura beau faire on aura beau espérer on aura beau rêver on aura beau s'agenouiller sous la statue de la vierge Marie en se prenant la tête dans les mains les yeux fermés et prier aussi Sainte Lucie et Sainte Rita et Marie Madeleine et toutes les autres qui en ont tant accompli des vœux qu'on continue à leur en brûler des cierges et des cierges dans le cas de maman ça n'aura servi à rien. Et plus ça allait et plus on voyait bien que ça ne servait à rien tout ce qu'on faisait pour l'aider que de toute façon elle n'attendait qu'une chose qu'on l'emmène dans un endroit où enfin on s'occuperait d'elle on lui donnerait de quoi ne plus souffrir. C'était tout ce qu'elle voulait maman à la fin.

CAPHARNAÛM D'UN SOIR

Sylvain Lemajeur

N'aie pas peur, ma chérie, viens là, mets-toi à l'aise
Dans cette chambre obscure et rangée au hasard.
C'est ma faute, il y a tellement de bazar
Que même un diabletin serait pris d'un malaise !

Une ancienne revue consacrée à Louis Treize,
Un fond de Martini, un vieux cours des Beaux-Arts,
Une paire de bas, des disques de Mozart,
Des habits, sont par terre... Eh ! Mon cœur est de braise !

Pendant que tu t'étends sur le lit contre moi
Je t'écris dans le cou, je joue au calligraphe,
Je caresse ta peau et défais les agrafes

De ce si beau soutien qui me met en émoi.
J'enlève doucement ses très fines bretelles
Avant de déplacer sa pudeur en dentelle.

LIBELLULE

Frédéric Miquel

Il arrive parfois que le déroulement des évènements ne soit pas conforme aux prévisions : ils ont tous les deux été invités à ce déjeuner d'anniversaire dans le jardin du néo-quarantenaire, elle comme sœur, lui comme très proche collègue de travail, mais ils ne se connaissent pas, elle est venue dès dix heures aider aux préparatifs, son frère a tout organisé pour enchanter ses vingt-huit convives dont tous les sens seront mis en joie dans quelques minutes, les animaux ne s'y trompent pas, des chats qu'il faut chasser de la table dressée aux chiens qui tournoient comme rapaces à quatre pattes autour de la charcuterie, laquelle attire aussi plusieurs hyménoptères, principalement des guêpes, qu'un coup de serviette écarte provisoirement, une libellule bleue, grande comme la main ouverte d'un petit enfant, s'approche en majesté de la fontaine, disparaît et revient, la sœur en fait remarquer la beauté à son frère affairé, les invités vont arriver, on a entendu une voiture s'arrêter, le collègue de travail claque la portière, un frelon intempestif s'ébroue avec les guêpes dans une bien gênante zizanie, il aurait fallu acheter un piège ou le fabriquer, elle lance quelques morceaux de viande fraîche à plusieurs mètres de là, pour faire diversion et avoir la paix, tout près de la fontaine, effet immédiat, la libellule s'est posée sur une pierre, aux aguets, le collègue entre dans le jardin, court embrasser son ami, perd une sandale dans la pelouse, les mandibules du frelon déchirent les fibres de l'agneau, ses pas longent la petite mare, son pied droit va écraser la bête goulue, l'air froissé perturbe la libellule, elle s'envole, frôlant l'autre insecte qui, réflexe, la saisit et la déchiquette, tandis que la vision prodigieuse de cette femme souriante le rend insensible à la chair gluante restée collée à son gros orteil et ingrat envers celle dont le sacrifice a permis leur illumination.

La femme éLeCTriQue

Audrey Plévert

Un oubli

Un coup de folie

Nadja était absorbée par les ruelles parisiennes.

Le sang bleu de ses veines

Alimentait tous les feux rouges brûlants de PANAAAM.

Les néons verts des pharmacies clignotaient violet.

Sa sève inondait de lumière les décorations de Noël,

Qui ornaient les fils électriques d'un toit à l'autre, d'une façade à l'autre.

Une toile d'araignée géante et incandescente tissait les quartiers enflammés

De l'île Saint-Louis à Montparnasse.

Elle croyait parler aux fleurs,

Elle, la nymphe iridescente des oubliettes,

A la longue chevelure de phares bleus,

Eye-liner et mascara noirs sillonnant son visage blême,

Blush brun, Bras Blancs,

Un voile sombre et transparent

Parcourait son corps maigre et longiligne,

Alors que, nus pieds, elle marchait sur des câbles électriques dénudés

Qu'elle côtoyait comme un enfant côtoie un ballon rouge.

Moi l'amoureux, je l'attendais,

Devant le Louvres, bouquet fané à la main,

Une horloge dans les bottes,

Je l'admirais se déployer sous mes yeux tel un paon ignorant qu'il fait la roue.

Était-elle un elfe ? Un ange ? Un fantôme ? Un feu follet s'agitant sous mes rétines de spectateur ?

Elle était Folie. Émoi. Innocence. Enfance. Electron libre. Rupture sociale.

Plume sur gravier. Sans réseau identifiable.

Elle était là, illuminant la ville de sa candeur solaire.

Je buvais, à chaudes larmes, son délire salvateur.

IMAGINATION COLORÉE

Audrey Plévert

XXX

Si le souriceau ne vient pas à toi
Apprivoise-le
Offre-lui l'appétence de devenir LION
Il te grignotera les orteils

XXX

Faim Engelures
Le joaillier avait dressé son Albatros
Pour picorer un trésor caché
Il a micolé le miel
Et a trouvé son audace :
Oser ne plus masquer le sens de la vie

XXX

Les lapins aux yeux fluorescents et rectangulaires
Circulaient dans les rues des fêtes populaires
Les Barbes à papa étoilaient de nombreux bras
Moi, je n'avais d'yeux que pour les nuages là-haut
Si haut... les délicieux nuages...

EFFETS

Audrey Plévert

Était – il inespéré
Qu'elle puisse trente ans plus tard
Avoir besoin de douceur sur sa peau
De caresses sur ses bras
De tendresse sur sa nuque meurtrie?

Elle avait avalé sa langue
Elle ne compte jamais la donner au chat
Emmurée, la serrure serait close,
Le secret hermétiquement scellé.
Pourtant, parfois cela la rattrapait.
Elle dut déverser sa chimère
Et la confier à nulle personne
Sinon les rares sincères,
A ces fleurs dignes de son cœur
Car ces êtres la soutenaient
Dans ce chemin
Dont elle égrenait en sillonnant
Le parcours de jets ponctuels de pierres.
Elle se déchargeait.
La gorge se libérait.
La peau s'étirait
Elle prenait plaisir à se détendre.
L'orage allait crever.
Elle eut un frisson léger sur les avants-bras
Mais très vite, elle sut se rassurer
Les orteils se décontractaient
La peau se déplissait entre les phalanges
Jamais plus d'accordéon.
Les commissures de ses lèvres
S'allongeaient vers le bas du visage
Ce visage toujours sur le point
De sourire et de prêter main forte
Elle dut enterrer ce cauchemar
Le coincer sous vide. Le contenir.

Le capturer. Le ficeler.
Et elle put respirer
(de tout son saoul)

Je t'aime dit lui alors l'enfant

DÉTEINTE

Audrey Plévert

Une douche caressant
Pour la première fois
Depuis des dizaines d'années
Mon corps emprisonné
Sclérosé et emmitouflé
Dans la ouate.
Éclaté le vase de porcelaine !
Les morceaux se raccommoient comme une mosaïque d'artiste.
Tout est à construire.
Œuvrer avec une palette de couleurs
Pour révéler l'intensité du bleu
Nuances du bleu ciel
Au bleu délavé
Au bleu turquoise
Que de rares personnes boivent dans ce regard
D'acier pour les perfides,
De taffetas tendre pour les cœurs purs.

Et le ciel se noircit.
Un orage éclata.
La pluie faisait crever le ciel de larmes grosses comme des cailloux
Il pleuvait sur son cœur
Quand le vent souffla
Des teintes,
Des virgules.

Tout tient à un cheveu.

VERTIGE DE L'HOMME MODERNE

Audrey Plévert

Sillonner d'un regard cette dune
Aux doigts d'argent.
Les nuages s'écarteront
Les vagues dans un sommeil, bain d'huile, s'endormiront,
Medusées par le pourpre pulpeux de la roche volcanique
Qui, depuis des siècles engloutit
Celui qui ose s'y opposer.
Et le nectar des nénuphars déposera comme en secret une fleur d'oranger soporifique.
L'humanité entière dort.
L'humanité entière enfin se calme.
Prise de conscience universelle de la servitude de l'Homme.
Plus de machine. Plus d'usine.
Seulement des gens souriants qui pensent. Seulement des gens heureux qui lisent.
Et le silence construit une tour commune.

DA PHONG

Martine Toulza

Vingt février 2016, vers la Chine à travers les airs : 11 000 m d'altitude, température extérieure 60 à 70 degrés au -dessous de zéro. Vitesse du vent 148 km/h. Vitesse de déplacement plus de 900 km/h. Huit fuseaux horaires avalés en quelques heures. De temps en temps, le fuselage cogne sur la couche d'air. Zones de turbulences. Attachez vos ceintures. En bas aussi, là-bas tout en bas il y a des zones de fortes turbulences et d'autres ceintures que certains accrochent autour de leur taille pour mieux les faire sauter. Vigilance. Vigiles. Contrôles. Caméras. A Paris, à Shangai, partout. Vigilants vigiles et caméras.

Vingt Février 2016 au petit matin aéroport de Shangai ou Da Phong.

Les halls de l'aéroport ne sont plus qu'un immense campement. Des gobelets en carton, des restes de repas, de sandwiches, des emballages de crèmes glacées, de bonbons, des canettes écrasées, des cendriers qui débordent et empestent les alentours, des couches, des mouchoirs, des serviettes en papier, des journaux lus et relus, des attentes interminables devant les toilettes que le personnel ne vient plus nettoyer, des gens qui cherchent de la monnaie pour vider les distributeurs de tout ce que nous sommes capables d'avalier encore et encore, des enfants épuisés qui pleurnichent, des parents excédés qui consultent sans cesse les grands panneaux lumineux qui annoncent en plusieurs langues qu'il ne se passe toujours rien. J'ai besoin d'air. Je sens mauvais dans mes vêtements froissés. Et puis soudain « sortie de secours », là devant moi. Une sortie de secours me dis-je en souriant, c'est bien de ça dont j'ai besoin dans ma vie, une porte de sortie, une roue de secours ou tout autre morceau d'épave sur lequel m'agripper avant de sombrer.

Je sors. Aussitôt l'air vif me secoue de frissons. La mégapole, la pieuvre tentaculaire est loin. On la devine se réveillant sous son linceul de pollution grisâtre. Personne autour de moi, presque le silence. Devant moi l'étendue large et soyeuse d'un bassin. Aujourd'hui, j'ai soixante-deux ans. Ici personne ne le sait.

UN ÉVÉNEMENT TROUBLANT

Martine Toulza

Disparu. En un clin d'œil, un battement de cils, une fraction de seconde. Disparu, envolé, volatilisé, évaporé, aérosolisé. Dès le premier pas dans la salle d'exposition. Elle se tourne vers lui. Plus là. Personne, le vide. Ils étaient deux, la voilà seule.

Aux murs, Marilyn, 36 ans. Dernière séance photos. Bert Stern la traque. 2571 photos en deux séances. Trois bouteilles de champagne Dom Pérignon 1953. Hôtel Bel Air à L A. Douze heures de pose. 23 juin 1962.

Elle se livre avec sa cicatrice, ses failles, son regard chaviré. La star une dernière fois. La femme vaincue. Des roses pour se dissimuler. Des voiles, des foulards transparents, des robes noires, des draps blancs. De la vodka aussi. Les hommes ont tous disparu de sa vie, envolés, volatilisés, évaporés, aérosolisés. Reste celui-là, le photographe, le dernier photographe. Allez, une coupe de Dom Pérignon.

Deuxième séance, petit bungalow de l'hôtel avec Château Laffite et robes de chez Dior. L'équipe sort, Marilyn s'enroule nue dans un drap. Elle s'endort. Bert Stern photographie.

La salle n'est pas très vaste, elle tourne autour des panneaux à la recherche de Mister Mystère, le sien, celui qui est censé être là près d'elle, celui qui la photographie elle. Ni ici ni là ni en haut sur la galerie.

Marilyn avait barré au feutre orange quelques photos. Certaines sont exposées avec leur croix fluo.

Encore sous le choc du regard perdu de Marilyn, elle sort dans la cour. L'air froid l'agresse, la fragilise, lui donne envie de pleurer. Personne dans la cour du musée non plus. Il y en a qui partent comme ça d'un coup sans rien dire sans prévenir sans signe avant-coureur. Ses doigts rigides ont du mal à tenir son portable. Sa belle voix grave lui répond qu'il la rappellera dès que possible.

Divorces, fausse couche, séjours en cliniques psychiatriques et toutes sortes de maltraitances des uns et des autres. Des viols. Du vampirisme. Des manipulations. Des trahisons. Du champagne. Du rouge baiser. Des faux cils. Des phantasmes. Des éclairages et des objectifs. De la pellicule et des dollars. On presse le citron jusqu'au bout. Norma Jeane...

Elle se dit que s'il l'a plantée là, il faut qu'elle retrouve sa voiture, qu'elle rentre chez elle. Oh comme elle a envie de rentrer chez elle ! Pourquoi en sort elle de sa maison qui la protège comme une deuxième peau délimitant un chaud et doux espace utérin ? Rentrer chez elle. Elle sort du musée. Se retrouve sur l'immense place livrée au vent du nord.

Vogue a publié les photos le jour même de sa mort. Norma Jeane...

Dans son dos on l'appelle. C'est lui dans son grand manteau sombre col relevé. Il n'est pas content. Il attaque : ça fait dix fois que je t'appelle ! Son visage est crispé de colère.

Avant la dernière séance du 23 juin 1962, Marilyn n'a posé nue que deux fois : en 1949 pour le calendrier mural de Tom Kelley et en juin 62 pour le film « *Something's got to give* ».

Moi je t'ai cherché dans toute l'expo, tu étais où ? Pas de réponse. Ca fait dix fois que je t'appelle répète-il plus fort. Elle ne dit pas que son portable n'en garde aucune trace, elle ne veut pas l'acculer. Elle ne le questionne pas. Il ne s'explique pas. Il ne s'excuse pas. Elle ne saura jamais rien sur ce blanc, cette absence, ce vide, cette parenthèse, sa disparition. A-t-il vu les photos ? Ils n'en parleront jamais. Oh Norma Jeane ma grande sœur comme j'aimerais te serrer contre moi pense -t-elle en le suivant lui qui traverse la place de La Liberté en grandes enjambées furieuses.